

Texte 1 : DE QUOI « COMMUNAUTARISME » EST-IL LE NOM ?

Par [Alain Klarsfeld](#), publié le 9 mars 2020 sur le média en ligne *The Conversation*

Le problème, pour la communauté française, n'est pas l'existence de diverses communautés en son sein mais la tendance au séparatisme observée parmi certaines d'entre elles.

S'il est une évolution terminologique bienvenue, et sans aucun doute nécessaire depuis longtemps, c'est la remise en cause de la notion de « communautarisme » et l'avènement de celle de « séparatisme ». Utilisée pour désigner un ennemi supposé, la notion de communautarisme a pour effet de stigmatiser le plus souvent l'islam (mais parfois tout autre groupe visé au travers de ce terme, tels les LGBT, les juifs, les handicapés, les corses, les bretons) et la notion de communauté à laquelle elle emprunte sa racine. Elle n'a aucun fondement scientifique. Le terme de « séparation » (ou son cousin « séparatisme ») pointe bien mieux ce qui pose problème que celui de « communautarisme », et a l'avantage de ne pas stigmatiser la notion plus ancienne et positive de communauté.

LA FABRICATION DE LA NOTION DE « COMMUNAUTARISME »

Selon les tenants de l'utilisation de la notion de communautarisme, être français impliquerait de n'être membre que d'une seule communauté : la communauté nationale. Toute autre communauté est réputée ne pas exister. Cette idée est battue en brèche par plus d'un siècle de sciences sociales, notamment la sociologie et l'histoire. Nous développons des liens tant avec notre « communauté » ou environnement relationnel et culturel proche (Durkheim, dès 1893, parle de [solidarité mécanique](#)) qu'avec la société plus englobante dans laquelle s'inscrit cet environnement relationnel (Durkheim parle de solidarité organique).

S'il est indispensable de construire une société française (que d'aucuns appellent communauté nationale) pour que notre espace national ne soit pas la juxtaposition de différentes communautés coupées les unes des autres, cette « communauté nationale » ne peut se faire en niant complètement les communautés qui la composent. Ainsi, contrairement à une idée reçue, les instituteurs sous la Troisième République [respectaient les parlers et les traditions locaux](#), traditions dont ils étaient souvent eux-mêmes issus. Un terme traduisait même la reconnaissance de ces communautés : celui de « petite patrie ».

Au contraire des termes de « communauté » et de « communautaire » qui désignent des ensembles géographiques, administratifs ou culturels, et renvoient à la notion de partage, le [terme de communautarisme, qui se développe à partir du milieu des années 1990, vise à proscrire, à fabriquer un ennemi menaçant](#), davantage qu'il ne revêt un sens précis.

La deuxième idée sous-jacente à l'emploi du terme de communautarisme, c'est donc la stigmatisation, le plus souvent de l'islam, et parfois d'autres groupes perçus comme menaçants dès lors qu'ils affirment leur existence de manière visible. Les musulmans (ou tel autre groupe visé par le terme de communautarisme, tels les juifs, les handicapés, les Bretons, les corses, les LGBT) formeraient une « communauté » dans la communauté et, ce faisant, se soustrairaient à la communauté nationale, supposé la seule légitime.

Or, le paragraphe qui précède rappelle ce principe de réalité : nous sommes tous simultanément membres d'une petite patrie et d'une grande patrie ; d'une communauté et de la nation qui englobe ces communautés. Plutôt que d'une communauté musulmane, on serait d'ailleurs davantage fondé à parler de communautés de musulmans au pluriel, tant celles-ci peuvent varier en [fonction de leur origine géographique et de leur implantation territoriale](#).

LA MENACE SÉPARATISTE

Le terme de « communautarisme » souffre par ailleurs d'un inconvénient majeur : il n'a pas de validité scientifique. Aucune discipline scientifique n'en a fait un concept opératoire. Personne ne peut le définir. Il n'existe pas en anglais, langue partagée par les scientifiques du monde entier. Il ne bénéficie même pas d'un article Wikipédia en anglais. Il sert surtout (en France) à stigmatiser un groupe minoritaire dès lors que celui-ci affirme son existence.

(...) Or, comme le souligne l'utilisation du terme plus rigoureux de séparation, employé depuis plusieurs décennies dans les [recherches scientifiques sur les processus d'acculturation](#), le problème n'est pas dans l'existence de différentes communautés au sein de la nation française, mais dans l'existence de stratégies identitaires visant à mettre à l'écart et à se mettre à l'écart, à se séparer d'un autre groupe (réel ou fantasmé) perçu comme l'incarnation du mal.

Ainsi, il y a bien une stratégie identitaire nationaliste visant à constituer un bloc « français de (supposée) souche », séparé d'un bloc supposément homogène, les « musulmans visibles », bloc censé être « inassimilable ». Et, comme son miroir inversé, il y a bien une stratégie identitaire chez les mouvements fondamentalistes islamistes visant à constituer un bloc de (supposés) « vrais musulmans », séparé d'un bloc supposé « mécréant », par définition « infidèle », incluant tant les non-musulmans que les [très nombreux musulmans ne se reconnaissant pas dans cette construction](#).

Mais ni la notion de « français de souche », ni celle de « vrai musulman » ne correspondent à des communautés réelles au sens sociologique du terme. [Il s'agit en revanche de constructions séparatistes visant à stigmatiser une identité supposée ennemie](#).

De telles stratégies ont été observées non seulement en France, mais aussi au Canada et [dans la plupart des pays dans lesquels vivent des personnes issues de plusieurs cultures](#), c'est-à-dire dans la plupart des nations actuelles. Aucun système politique ne met complètement à l'abri de stratégies de séparation. Ces stratégies séparatistes qui menacent la cohésion de la société doivent être prévenues par des politiques inclusives. Elles doivent également être sanctionnées là où les politiques inclusives s'avèrent inopérantes. Mais pas les communautés qui existent de fait dans l'espace de notre nation, et qui en font la richesse, pour autant qu'on leur laisse le droit d'exister à l'air libre.

TEXTE 2 : Henry-David Thoreau, *La désobéissance civile*, 1849, pp 4-5

Après tout, la raison pratique pour laquelle, le pouvoir une fois aux mains du peuple, on permet à une majorité de régner continûment sur une longue période ne tient pas tant aux chances qu'elle a d'être dans le vrai, ni à l'apparence de justice offerte à la minorité, qu'à la prééminence de sa force physique. Or un gouvernement, où la majorité règne dans tous les cas, ne peut être fondé sur la justice, même telle que les hommes l'entendent. Ne peut-il exister de gouvernement où ce ne seraient pas les majorités qui trancheraient du bien ou du mal, mais la conscience ? où les majorités ne trancheraient que des questions justiciables de la règle d'opportunité ? Le citoyen doit-il jamais un instant abdiquer sa conscience au législateur ? A quoi bon la conscience individuelle alors ?

Je crois que nous devrions être hommes d'abord et sujets ensuite. Il n'est pas souhaitable de cultiver le même respect pour la loi et pour le bien. La seule obligation qui m'incombe est de faire bien. On a dit assez justement qu'un groupement d'hommes n'a pas de conscience, mais un groupement d'hommes consciencieux devient un groupement doué de conscience. La loi n'a jamais rendu les hommes un brin plus justes, et par l'effet du respect qu'ils lui témoignent les gens les mieux intentionnés se font chaque jour les commis de l'injustice. Le résultat courant et naturel d'un respect indu pour la loi, c'est qu'on peut voir une file de militaires, colonel, capitaine, caporal et simples soldats, enfants de troupe et toute la clique, marchant au combat par monts et par vaux dans un ordre admirable contre leur gré, que dis-je ? contre leur bon sens et contre leur conscience, ce qui rend cette marche fort âpre en vérité et éprouvante pour le cœur. Ils n'en doutent pas le moins du monde : c'est une vilaine affaire que celle où ils sont engagés. Ils ont tous des dispositions pacifiques. Or, que sont-ils ? Des hommes vraiment ?, ou bien des petits fortins, des magasins ambulants au service d'un personnage sans scrupules qui détient le pouvoir ?

Visitez l'Arsenal de la Flotte et arrêtez-vous devant un fusilier marin, un de ces hommes comme peut en fabriquer le gouvernement américain ou ce qu'il peut faire d'un homme avec sa magie noire ; ombre réminiscente de l'humanité, un homme debout vivant dans son suaire et déjà, si l'on peut dire, enseveli sous les armes, avec les accessoires funéraires, bien que peut être

Ni tambour, ni musique alors n'accompagnèrent

Sa dépouille, au rempart emmenée au galop ;

nulles salves d'adieu, de même, n'honorèrent

La tombe où nous avons couché notre héros

La masse des hommes sert ainsi l'État, non point en humains, mais en machines avec leur corps. C'est eux l'armée permanente, et la milice, les geôliers, les gendarmes, la force publique, etc. La plupart du temps sans exercer du tout leur libre jugement ou leur sens moral ; au contraire, il se ravalent au niveau du bois, de la terre et des pierres et on doit pouvoir fabriquer de ces automates qui rendront le même service. Ceux-là ne commandent pas plus le respect qu'un bonhomme de paille ou une motte de terre. Ils ont la même valeur marchande que des chevaux et des chiens. Et pourtant on les tient généralement pour de bons citoyens. D'autres, comme la plupart des législateurs, des politiciens, des juristes, des ministres et des fonctionnaires, servent surtout l'État avec leur intellect et, comme ils font rarement de distinctions morales, il

arrive que sans le vouloir, ils servent le Démon aussi bien que Dieu. Une élite, les héros, les patriotes, les martyrs, les réformateurs au sens noble du terme, et des hommes, mettent aussi leur conscience au service de l'État et en viennent forcément, pour la plupart à lui résister. Ils sont couramment traités par lui en ennemis. Un sage ne servira qu'en sa qualité d'homme et ne se laissera pas réduire à être « la glaise » qui « bouche le trou par où soufflait le vent » ; il laisse ce rôle à ses cendres pour le moins.

Je suis de trop haut lieu pour me laisser approprier

Pour être un subalterne sous contrôle

Le valet et l'instrument commode

D'aucun État souverain de par le monde

Celui qui se voue corps et âme à ses semblables passe à leurs yeux pour un bon à rien, un égoïste, mais celui qui ne leur voue qu'une parcelle de lui-même est salué des titres de bienfaiteur et philanthrope.

TEXTE 3 : Communauté(s)

Par Mazarine Pingeot, Publié: 7 mars 2016 sur le média en ligne *The Conversation*

Ce terme désigne des petites entités, fondées sur une croyance commune, des pratiques communes, des idées communes, enfin quelque chose de commun. Il désigne dans son usage contemporain et la plupart du temps des groupes minoritaires. Minoritaires et néanmoins structurés au sein de la « société », qui elle, brasse du divers, du pluriel, et qui autorise qu'en son sein se regroupent des individus qui partagent quelque chose.

Communauté comme repli ou comme réseau

Définition fort large, puisque la communauté fait signe tout à la fois vers le repli autour de valeurs ancestrales, vers la régression à l'identique, vers la négation de l'individualité, et d'un autre côté, vers le partage de valeurs minimales et démocratiques, autour de l'idée de solidarité, sans perte de liberté.

Si les religions, à leur naissance, donnèrent lieu à la formation de communautés (communautés chrétiennes, communautés musulmanes, etc.), c'est en tant qu'elles sont aujourd'hui à nouveau minoritaires qu'elles engendrent ce repli. À part quelques sectes d'illuminés chrétiens, il n'est plus à proprement parler de communauté chrétienne au sens où elle ferait concurrence à la société nationale à l'intérieur de laquelle elle s'inscrit. Elle peut être parallèle, mais pas en opposition.

En revanche, ce qu'on a pu dénoncer comme « communautarisme » est bien le repli autour d'une religion commune, à travers une pratique culturelle stricte, et dont l'excès désigne précisément le conflit avec la société à l'intérieur de laquelle ces communautés se reforment. Dès lors qu'il y a conflit entre communauté et société, la communauté dérive vers son penchant naturel, le communautarisme.

Communautarisme.

Or aujourd'hui, pullulent sur la Toile de nouvelles communautés censées s'opposer à toute forme de communautarisme, ouvertes autant que la Toile peut l'être, c'est-à-dire au quasi infini ! Et il est significatif que les internautes eux-mêmes se désignent comme une communauté. La communauté des internautes en réseau. Ainsi, c'est le réseau qui tend à se confondre avec la communauté.

On assiste donc à deux phénomènes qui semblent à première vue opposés et qui prennent chacun le nom générique de communauté : la communauté comme repli, qui conduit au communautarisme, et la communauté comme réseau horizontal et ouvert. Ce double retour à la « communauté » sous deux formes apparemment aux antipodes l'une de l'autre, est-il accidentel ou signifie-t-il quelque chose ?

Communauté comme fratrie et comme identité du même

La communauté remet au centre une valeur sans doute perdue de notre République censée pourtant s'y adosser : la solidarité. Et la solidarité a vite fait de rejoindre la fraternité, inscrite sur nos frontons. Or lorsque la fraternité se met à son tour à dériver de son sens symbolique vers un sens plus littéral, voire plus religieux, elle donne lieu à une expression qui désormais fait un peu peur : les « frères ». Frères chrétiens, frères musulmans : pourquoi le lien entre les frères serait-il plus enviable que des liens sans consanguinité, sans « filiation ». L'histoire nous a appris que les Fratries étaient les premiers lieux de massacre, de vengeance et de jalousie. Mais il semblerait que les fratries soient aujourd'hui remises au goût du jour.

La fratrie réinstalle une frontière, entre les « autres » et « nous », qui vient recouvrir la distinction entre la sphère publique et la sphère privée, mais au bénéfice du seul privé : la fratrie est un lien qui doit l'emporter sur le lien à la nation, aux institutions, aux autres qui n'appartiendraient pas à la fratrie. La fratrie, c'est la famille, le privé, qui biffe toute possibilité de société, en tant qu'elle désigne l'autre de la famille.

Le déficit d'appartenance qu'a généré l'exclusion d'une partie de la population française dans sa relégation aux ghettos et autres formes d'enfermement, a récréé des appartenances, souvent illusoires, souvent fictionnelles, puisqu'elles se font autour de « racines » prétendument communes, de langues pourtant

rarement maîtrisées, à part par les chefs religieux, qui en retour parlent souvent mal de français – c'est le cas de nombreux Imams.

On connaît la structure et le processus d'exclusion, ce qui nous intéresse ici, est l'idée d'une communauté, dont les valeurs partagées sont celles du rejet, et à l'intérieur de laquelle, c'est l'identité du même qui prime, et non la diversité. Car si la communauté en tant que modèle l'emporte sur la société, c'est pour les religieux radicaux, parce qu'elle privilégie l'identité. Non pas l'identité au sens d'une singularité riche de ses contraires, mais l'identité au sens du même – idem. Se dé-singulariser pour devenir identique, c'est bien le modèle d'individu que la société charrie, que ce soit à travers la consommation qui standardise, ou son rejet, qui standardise tout autant.

Communautés de la Toile, usagers contributeurs

Pour ce qui est des communautés d'internautes, il ne semble pas, de prime abord, qu'on ait affaire à cette logique du même. Certes, un même refus de la solitude, de l'isolement, d'une certaine forme de politique les rassemble. Pourtant, les étapes d'une communauté virtuelle obéissent à une terminologie relativement proche et à la même logique que celle qui mène à une communauté sectaire ; on en trouve une définition dans cette grande communauté virtuelle qu'est Wikipédia : « Une relation entre un individu et une communauté virtuelle évolue : il commence par être un badaud (observateur ou lurker), puis il devient un novice (il commence à participer), ensuite il devient un habitué, après il sera peut-être un leader, il finira en étant un senior (qui se désintéresse peu à peu) ».

Le membre de la communauté est en réalité un usager qui ne s'en tient pas seulement à consommer, mais aussi à contribuer. La communauté désigne alors plutôt un système d'interactions, et s'il y a quelque chose de commun, c'est, outre le contenu partagé, la pratique elle-même. C'est parce que nous publions sur notre page Facebook, partageons des liens envoyés par d'autres, relayons, *likons*, etc., que nous faisons partie de la communauté. Est-ce pour autant des pratiques communautaristes, voire communautaires ? On trouve une autre typologie dans le même article de Wikipédia, sciemment utilisé comme source : la communauté peut être stricte et relativement classique au sens où ce sont des internautes qui partagent des valeurs, on parlera alors de « noyau dur » :

À l'intérieur, on y trouve les militants : les adeptes, les puristes mais surtout les plus engagés, de tous les combats, utilisant un niveau de langue soutenue (corrigeant systématiquement les fautes d'autrui). C'est à nouveau la terminologie de la secte qui s'invite. Au-delà de ce cercle, il y a les « indécis » qui s'opposent, critiquent, sans pour autant changer de « camp », puis les « caméléons », nomades qui passent d'un blog à l'autre. Au fond, on retrouve l'idée d'une communauté autour du même, et de l'exclusion : s'il y a partage, c'est dans un cercle et pas au-delà.

Communautés de la Toile, rencontres programmées

L'une des conséquences du foisonnement des communautés sur le Net, ou d'une grande communauté comme Facebook, à l'intérieur de laquelle néanmoins se multiplient de petites communautés (« mon » Facebook) est finalement l'absence de « mixité » reconduite sur un espace dont on aurait pu penser qu'il permet au contraire la rencontre des contraires, des lointains, des différents. Ne se rencontrent que ceux qui partagent déjà « les critères sociaux linguistiques ». Autrement dit, les cercles se superposent sans se croiser, les points d'intersection sont rares et contingents.

Si le modèle communautaire prolifère dans les différentes strates de la société, que ce soit par le prisme religieux ou le prisme des nouvelles technologies, l'un n'excluant pas l'autre, n'est-ce pas le signe d'une faillite démocratique ?

Si l'on associe volontiers la solidarité, la fraternité, et la proximité à la communauté, valeurs en berne, et dont chacun ressent le manque, il n'empêche que la communauté comme modèle « social » ne fait que reconduire les séparations, et semble très hermétique à toute forme de mixité réelle. Or la démocratie occidentale fonctionne sur le modèle du contrat : nul contrat dans une communauté, le partage des valeurs prime, les individus ne s'y manifestent pas comme « sujets », porteurs d'une voix. Ils s'y manifestent comme frères. Le frère vs le sujet ? Cette dérive a-t-elle quelque chose à voir avec l'absence de père ?

De la communauté à la plateforme citoyenne

Toujours est-il que l'une des nombreuses conséquences politiques de ce déplacement est la mise en question des plateformes citoyennes : elles ont vocation à dépasser les clivages, au profit du bien commun, à être « transpartisanes » en cassant la logique hiérarchique et peu démocratique des partis, à repenser le modèle démocratique. Il ne faudrait pas qu'elles redeviennent des communautés, excluant de ce fait le dialogue réel des altérités. Car si elles cèdent au modèle « communautaire » en vogue sur le Net, et dans la société en général, elles se privent de leur légitimité. Comment dès lors faire en sorte que ces plateformes soient réellement citoyennes et non communautaires ? Comment faire en sorte que le sujet reprenne le pas sur la communauté, sans pour autant renoncer à la communauté à condition qu'elle soit seconde, partielle, et non excluante ?

TEXTE 4 : Individus, qui êtes-vous ?

Par Philippe Faure, directeur de recherche au CNRS et Nicolas Torquet, ingénieur de recherche en psychoneurologie
Article publié le 21 novembre 2018 sur le média en ligne The Conversation

Timides, autoritaires, amoureux du risque... Traits humains, mais pas seulement. Et si les animaux, aussi, étaient dotés de personnalités ? Les chiens, les vaches, les lézards, les souris ? L'étude de la variabilité entre individus devient un sujet de recherche en neurosciences. Dans ce domaine, notre équipe a pu mener une expérience appelée « Souris City », un dispositif novateur où les rongeurs vivent ensemble, et où il est possible de faire passer un test à chaque individu, sans intervention humaine. Ce système a permis d'identifier différentes « personnalités » parmi les souris.

Comment peut-on définir l'individualité ? La notion renvoie aux différences dans l'expression de comportements qui sont stables dans le temps et dans différents contextes. Les exemples animaux sont nombreux. Au sein d'une même espèce de lézards, certains reptiles ont des personnalités « sociales », tandis que d'autres ont tendance à s'isoler et explorer de nouveaux habitats. Placés dans une situation où ils doivent plonger pour obtenir de la nourriture, certains rats sont dits « ravitailleurs » : ils vont chercher la nourriture pour les autres. D'autres sont « autonomes » et les derniers « racketteurs » : ils exploitent le travail des premiers. Ces exemples illustrent le fait que l'individualité est une caractéristique omniprésente dans tout le règne animal, quel que soit le niveau d'organisation de l'espèce. Les mécanismes biologiques à l'œuvre pourraient ne pas être spécifiques aux humains, mais être très généraux.

À quoi sert l'individuation

Des recherches ont été menées sur les conséquences écologiques et évolutives de la variabilité comportementale entre individus. Les écologistes ont proposé que l'individuation, c'est-à-dire le processus permettant d'obtenir des individus différents, jouerait un rôle dans l'évolution en favorisant par exemple la séparation des espèces en sous-populations. À un autre niveau, l'individuation façonne les interactions entre les individus, leurs perspectives individuelles de survie ou encore leurs susceptibilités aux maladies : comprendre quels mécanismes permettent de générer deux individus distincts est donc très important. Il ne s'agit plus d'étudier un individu moyen mais de comprendre ce qui fait diverger des individus et qui peut éventuellement les rendre vulnérables à une pathologie.

Quels sont les facteurs qui déterminent les variations entre individus ? Génétiques et environnement s'entremêlent. De petites différences initiales, le développement corporel et cérébral, et, à tout âge, les expériences individuelles. Dans le cerveau de l'individu, la plasticité des circuits laisserait des traces dans les réseaux nerveux connectés et dans leur fonctionnement, déterminant ainsi la personnalité. Cette hypothèse permet d'expliquer simplement pourquoi des frères jumeaux ou, dans les laboratoires, des groupes de souris génétiquement identiques, ont des comportements et des personnalités différentes.

L'une des problématiques actuelles est de savoir si la variation interindividuelle est produite en réponse à un besoin adaptatif de l'individu ou si elle est la conséquence de processus aléatoires sans lien avec une adaptation. Certaines approches insistent sur des mécanismes d'amplification de différences génétiques ou lors du développement. La variation entre deux individus est, ici, considérée comme ayant une origine aléatoire. D'autres approches, qui rejoignent les conclusions de sociologues, s'appuient sur des modifications de réseaux et de plasticité cérébrale pour considérer que l'individu est largement façonné par son milieu social : la variation est alors la conséquence d'une adaptation individuelle. Si elles ne tranchent pas définitivement ce débat, où les deux hypothèses ne sont pas incompatibles, nos approches en laboratoire sur modèles animaux permettent aujourd'hui de nourrir la discussion et d'isoler des facteurs importants dans la création de cette variabilité.

L'analyse du comportement animal en laboratoire a profité ces dernières années d'avancées technologiques en analyse d'images, en détection automatique à l'aide de puce RFID, et en *machine learning*. On peut aujourd'hui analyser plus ou moins automatiquement le comportement de groupe d'animaux sur de longues périodes de temps, dans de larges environnements et cela sans que les expérimentateurs aient besoin d'intervenir.

Ces environnements, dits naturalistes, permettent aux animaux d'exprimer des comportements sociaux et non sociaux sophistiqués, mais aussi d'effectuer des tâches cognitives spontanément, c'est-à-dire quand ils

le souhaitent, et individuellement, c'est-à-dire isolés de leurs congénères. Ces différents comportements sont mesurés en continu, ce qui permet de relier les performances cognitives de chaque individu avec un ensemble d'autres comportements.

Comportement et plasticité cérébrale

De telles analyses ont montré l'émergence de traits comportementaux stables entre les individus au sein d'un groupe de souris génétiquement identiques et ce malgré un environnement unique pour tous. Cette individuation a été reliée à des différences dans la plasticité structurale du cerveau ou dans l'activité des systèmes dopaminergiques, impliqués dans les prises de décisions. On constate aussi que la modification de l'environnement social se traduit par une réadaptation rapide des traits de l'animal et de ses propriétés biologiques. En effet, si l'on groupe ensemble des individus aux profils comportementaux similaires, des divergences réapparaissent en quelques semaines. Les caractéristiques individuelles peuvent ainsi évoluer rapidement face aux défis sociaux, indiquant par là même un fort déterminisme social dans la mise en place d'un individu et le rôle adaptatif de ses changements.

Ces déterminismes sont intéressants à replacer dans le contexte des vulnérabilités humaines aux pathologies neurobiologiques et psychiatriques. Santé mentale et vie sociale sont intimement liées. Mais il faut rester prudent. On sait que seule une minorité de consommateurs de substances développeront une dépendance. On sait aussi que certains traits qui caractérisent un individu, comme l'impulsivité, l'exploration ou la recherche de nouveautés représentent des facteurs prédictifs des effets addictifs des substances et de la vulnérabilité des individus aux drogues. Mais les relations entre causes et effets sont floues. L'analyse des relations entre contexte social, individu et vulnérabilité dans des modèles animaux représente aujourd'hui un axe de recherche important pour comprendre comment ce contexte social, en influençant les traits individuels, favorise la vulnérabilité ou la résilience à certaines pathologies.